

L'arrivée à Treblinka du convoi de Chil Rajchman en octobre 1942

Il est quatre heures du matin, nous approchons de la gare de Treblinka, à sept kilomètres de Malkinia. Le train s'arrête. Les wagons restent fermés et nous ignorons ce qui se passe. Nous attendons que le convoi reparte. Ma sœur me dit qu'elle a faim. Mais nous n'avons presque rien à manger. Comme nous sommes partis précipitamment de notre shtetl, nous n'avons rien pu acheter. Nous n'avons presque rien à manger. J'explique à ma sœur que la route sera longue, et que nous devons nous rationner, de peur que nos provisions ne suffisent pas pour tout le voyage. Elle comprend et se résigne à ne pas manger. Elle me dit qu'elle n'a pas particulièrement faim...

Dehors, il fait jour. Nous sommes inquiets car le train fait demi-tour. Il roule lentement et nous entrons dans un bois. Nous nous regardons les uns les autres. Que se passe-t-il ? Par la lucarne du wagon nous découvrons un tableau terrifiant, une image de mort. Des monceaux de vêtements. Je réalise que nous sommes perdus. C'est fini. Peu après, les portes s'ouvrent brutalement et on nous hurle : « Raus ! Raus ! » Je n'ai plus aucun doute concernant notre destin. Je prends ma sœur par le bras et me dépêche de descendre du wagon. J'abandonne tout sur place. Ma pauvre sœur me demande pourquoi je laisse nos valises. Je lui réponds : « C'est inutile... » Je n'ai pas le temps de lui dire autre chose que les hurlements reprennent : « Les hommes à droite, les femmes à gauche ! » Nous nous embrassons en vitesse et nous nous quittons pour toujours.

Les coups pleuvent de partout. Les assassins nous poussent en rang vers une cour. Ils hurlent de remettre l'or, l'argent et les objets précieux que nous avons encore sur nous. Ceux qui tenteront de dissimuler quoi que ce soit seront abattus. Presque tous donnent tout ce qui leur reste. Ensuite, ils nous ordonnent de nous déshabiller et d'attacher nos chaussures l'une à l'autre. Nous obéissons le plus vite possible car les fouets volent au-dessus de nos têtes. Celui qui se déshabille trop lentement est battu sans ménagement.

Je suis nu et je regarde autour de moi. Je n'ai plus aucune illusion, nous sommes perdus. Je

Gare de Treblinka près du centre de mise à mort (Source : Album personnel du chef du camp Kurt Franz, 1942-43)

remarque que, dans les baraques en face, les femmes et les enfants se déshabillent. On entend des cris de détresse. Impossible de s'approcher. On nous ordonne de nous mettre en rang. Tout le monde obéit. Ceux qui sont encore en train de se déshabiller sont battus féroce. Une fois tout le monde aligné, ils s'approchent et choisissent une centaine d'hommes, uniquement des jeunes. Je fais partie de ce groupe. Les autres sont emmenés, nous ne savons où. Je me trouve parmi les cent jeunes sélectionnés. De loin, j'aperçois mon ami Rojzman avec son fils. Je ne sais pas de quel côté il vaut mieux se trouver. Je lui fais malgré tout un signe de la main pour qu'il me rejoigne.



**Chil Rajchman (1914-2004),
auteur de *Je suis le dernier Juif*.
Treblinka (1942-1943),
Les Arènes, 2009, p. 30-32.**



AVIS AFFICHÉ À TREBLINKA

Juifs de Varsovie, attention !

Vous vous trouvez dans un camp de transit, d'où vous serez plus tard envoyés dans des camps de travail.

Pour éviter les épidémies, tous les vêtements et bagages doivent être soumis à la désinfection ! L'or, l'argent, les devises, les bijoux seront remis à la caisse contre reçu. On vous les rendra plus tard sur présentation du reçu. Tous les arrivants doivent avant de repartir prendre un bain pour se laver.

Plan du centre de mise à mort de Treblinka



**Gazages et cadavres à Treblinka,
Chil Rajchman (*Op. cit.*, p. 78-80)**

Sur la place devant la rampe, c'est un enfer. À l'ouverture des portes, les premières émanations sont dangereuses. Les cadavres, debout, sont tellement pressés les uns contre les autres, les bras enlacés et les jambes les unes sur les autres, que les préposés à la rampe risquent la mort aussi longtemps qu'ils ne parviennent pas à extirper les premières dizaines de cadavres. Ensuite, l'amas se désagrège et les corps se détachent tout seuls. Cette compression vient du fait que les gens sont terrorisés et serrés les uns contre les autres quand on les force à entrer dans la chambre à gaz. Ils retiennent leur respiration pour pouvoir entrer et trouver de la place. Le corps gonfle ensuite lors de la suffocation et de l'agonie, de sorte que les cadavres ne forment plus qu'une masse.

Les cadavres présentaient une différence suivant qu'ils provenaient des grandes ou des petites chambres à gaz. Dans les petites, la mort était plus rapide et plus facile. On aurait dit, à observer les visages, que les personnes étaient endormies : les yeux fermés, seule la bouche, chez une partie seulement des gazés, était déformée, une écume mêlée de sang apparaissant sur les lèvres. Les corps étaient couverts de sueur. Avant d'expirer, ils avaient rendu urine et excréments. Les cadavres provenant des grandes chambres à gaz, où la mort mettait plus longtemps à venir, avaient connu une atroce métamorphose, ils avaient le visage tout noir, comme s'ils avaient été brûlés, les corps étaient gonflés et bleus. Ils avaient tellement serré les mâchoires qu'il était impossible de les leur desserrer pour accéder aux couronnes en or, il fallait parfois arracher les vraies dents pour leur ouvrir la bouche.

Les tâches pour évacuer les cadavres étaient réparties en plusieurs groupes. Outre les rampiazhes (les préposés à la rampe, une vingtaine d'hommes), il y avait aussi trente à quarante porteurs, six dentistes et, dans les fosses, une brigade de fossoyeurs. Parmi ceux-ci, une dizaine

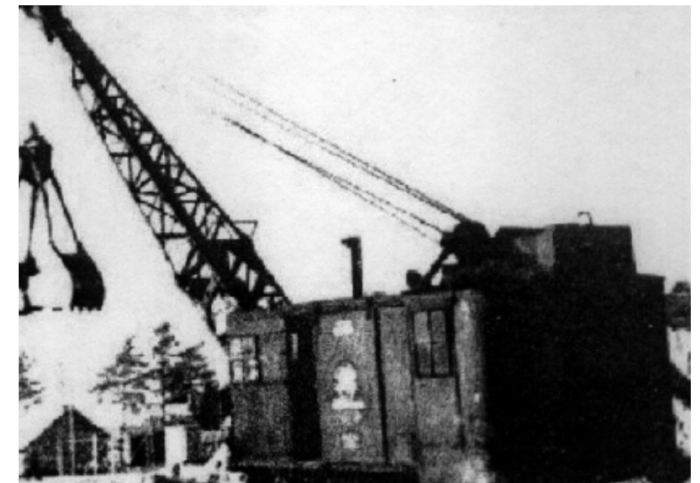
d'hommes disposait les cadavres dans les fosses tête-bêche afin d'en faire entrer le maximum. Un autre groupe recouvrait chaque couche avec du sable, avant que l'on allonge la couche suivante de cadavres par-dessus. Les fosses communes étaient creusées par une excavatrice (par la suite, il y en eut trois). Elles étaient immenses, longues d'environ cinquante mètres, larges de trente, et d'une profondeur équivalente à plusieurs étages d'habitation, quatre selon mon estimation. Le mouvement incessant, la course d'un endroit à l'autre, les coups de fouet faisaient ressembler ce labeur à une noria diabolique. Des Allemands ou des Ukrainiens surveillaient chaque groupe fouet en main. Ils l'utilisaient en permanence, sans viser où les coups allaient tomber, sur la tête, le dos, le ventre ou les bras. S'ils prenaient soin de viser, ils s'efforçaient de toucher l'endroit le plus sensible, ou celui qui endommagerait le plus l'organisme. Les rampiazhes et les porteurs, et d'une façon générale tout le monde, étaient astreints à un rythme d'enfer. Les rampiazhes devaient faire en sorte qu'il y ait toujours un tas de cadavres prêt afin que les porteurs n'aient pas à attendre. Les porteurs devaient se saisir d'un cadavre au pas de course (et choisir de loin, à l'œil, un corps facile à extirper du tas), le jeter sur leur brancard et partir au galop vers la fosse commune.



Bilan des victimes à Treblinka (juillet 1942-aout 1943)

876 000 tués entre Juillet 1942 (ouverture du camp) et Aout 1943 (fermeture du camp) dont:	845 000 Juifs du ghetto de Varsovie et d'autres ghettos polonais
	29 000 juifs d'autres régions d'Europe
	2 000 Tziganes
67 survivants en 1945	ceux qui ont pu s'échapper et ont survécu à la guerre

source: Centre Simon-Wiesenthal



Excavatrice portant le logo de l'entreprise Menck & Hambrock, utilisée pour sortir les corps de la fosse commune afin de les brûler au début de 1943
(Source : Album personnel du chef du camp Kurt Franz, 1942-43).

Fosse commune où étaient mis les corps au cours des exterminations de 1942. Elles ont été ouvertes au début de 1943, pour brûler les corps

(Source : J. Gumkowski, A. Rutkowski, *Treblinka*, Council for Protection of Fight and Martyrdom Monuments, Warszawa 1962).

La déposition de Pavel Leleko, Ukrainien qui faisait partie du personnel de Treblinka, a été consignée au cours d'un interrogatoire par les services de contre espionnage soviétique, le 20 février 1945.

« ...Quelques 800 à 1000 corps étaient déposés sur les « rails » de la grille où le feu était déjà allumé. Ils brûlaient sans interruption pendant 5 heures environ.

La grille à incinérer fonctionnait nuit et jour. Une fois que les corps avaient été consumés, les prisonniers qui appartenaient à « l'équipe de travail » passaient les cendres et les restes des cadavres au tamis.

Les parties qui avaient brûlé mais conservaient leur forme « d'origine » étaient versées dans un mortier spécial et pilonnées jusqu'à ce qu'elles soient réduites à l'état de « farine ».

On faisait cela pour effacer les traces des crimes commis. Ensuite les cendres étaient « enterrées » dans des fosses profondes... »

La révolte à Treblinka, 2 août 1943, vue par Yankel Wiernik

(...) Soudain, nous avons entendu un coup de feu tiré en l'air. C'était le signal. D'un bond, nous nous sommes levés. Chacun s'est précipité sur la tâche qui lui avait été assignée, en respectant scrupuleusement les consignes. Parmi les tâches particulièrement difficiles figurait celle de faire descendre les Ukrainiens de leur tour de contrôle. S'ils se mettaient à nous fusiller d'en haut, nous n'en sortirions pas vivants.

Mais nous connaissions leur goût immodéré pour l'or. C'était l'objet constant de leur trafic avec les Juifs. Alors, dès que le coup de feu est parti, l'un des marchands s'est approché de la tour et a montré une pièce d'or à l'Ukrainien. Celui-ci a complètement oublié qu'il était en faction et, abandonnant son fusil-mitrailleur, s'est précipité en bas pour lui soutirer le trésor.

Deux autres détenus juifs, qui se tenaient à l'écart, l'attendaient. Ils l'ont empoigné, l'ont abattu et se sont emparé de ses armes. Les gardes des autres tours ont également été vite neutralisés.

Nous avons tué tous ceux qui se trouvaient sur notre chemin. L'attaque les avait pris par surprise. Ils n'ont pas même eu le temps de réaliser ce qui se passait que déjà la route s'était ouverte devant nous. Nous avons été chercher des armes dans le dépôt, et chacun en a emporté autant qu'il a pu. Juste après le signal, le gardien du puits avait été tué et ses armes avaient été saisies. Nous avons tous quitté nos baraques en courant pour occuper les postes qui nous avaient été assignés. En quelques minutes, tout était en feu...

Je me suis servi de mes armes sans compter. Mais quand j'ai vu que tout brûlait et que la route de l'évasion était libre, j'ai attrapé une hache et une scie, et j'ai pris la fuite.

Au tout début, nous avons été maîtres de la situation. Mais la poursuite s'est rapidement organisée de toutes les directions, de Malkinia, de Kosow, et du camp disciplinaire de Treblinka. Dès qu'ils avaient vu le feu et entendu les fusillades, ils avaient envoyé des renforts. Notre but était d'atteindre les forêts. La plus proche se trouvait à 8 km du camp. Sous un déluge de balles, nous avons couru à travers les marécages, les prairies et les fossés. Chaque seconde comptait. Il fallait à tout prix rejoindre la forêt, où nos oppresseurs n'oseraient pas s'aventurer.



Camp de Treblinka en feu suite à la révolte des détenus, photographie prise le 2 août 1943 (auteur inconnu)

Yankel Wiernik, né en 1889, détenu à Treblinka à partir d'août 1942; menuisier de profession, il est affecté à la construction de bâtiments dans le camp (Source : Yankel Wiernik, *Un an à Treblinka*, publié en 1944 en polonais).

